

Emmanuelle Moullec

Bredouilleuse

roman court

Nul n'écoute les bouches cousues. Elles interrogent par leur silence pourtant. Ce silence, je l'entends partout.

Je suis née en criant, comme presque tous les nouveaux nés.
J'ai quitté le ventre de ma mère, expulsée par la pulsion de vie, en faisant retentir ma voix. Une voix sans les mots, juste l'élan de vie, le premier souffle. Les mots se sont posés sur le souffle avec le temps.

Articule ! J'entends mon père exaspéré qui n'en dira pas plus.
Articule ! Petit mot de rien que l'on m'a répété sans cesse.
Je suis face à un mur, acculée à articuler sans y arriver.
J'ai comme une bouillie dans la bouche, les mots qui s'emmêlent.
Je les avale en parlant.

À l'école, je suis silencieuse. À la maison aussi. On n'entend ma voix que sur l'estrade, quand je récite des poésies. Je dis Prévert. Je dis Queneau. Je m'amuse avec leurs mots.

ART.i.CUL.er : l'art, c'est l'échappatoire,
un coup de pied au *cul* aux idées noires.

SILENCE ou **SCIE-LANCE**,
cela se prononce de la même façon.
Une scie dans la gorge, une lance pointée dans la langue.

Je suis une bredouilleuse.
Une de celles que l'on n'aime pas entendre parler.
J'ai appris à vivre en silence partout où j'allais.
Aujourd'hui, j'ai l'expérience d'une vie. Ça peut aider.

J'écris pour toutes les bouches cousues à découdre délicatement.

Le **bredouillement** est un trouble du flux de la parole caractérisé par un débit précipité, excessivement rapide et irrégulier, accompagné d'au moins un des éléments suivants : un nombre excessif d'accidents de parole ; un nombre excessif de télescopages ou de suppressions de syllabes ; une anomalie dans le rythme du discours, le placement des pauses et l'accentuation des syllabes.

Extrait de la définition donnée par l'*association parole bégaiement* (apb).

Chapitre 1

C'est l'histoire d'un mur invisible, bâti de quatre mots répétés en boucle : articule, parle, moins, vite. Ce mur, construit sans haine mais gorgé de reproches, entourait Malika, clos sur lui-même avec comme seule issue le ciel. Les pierres s'amoncelaient avec les jours, le mur épaississait, montait encore. Les quatre mots s'acharnaient et Malika, en honteuse avaleuse de sons, croupissait dedans.

Pour ne plus recevoir de pierres, elle avait appris à se taire. Mais le silence d'une bredouilleuse ressemble à celui des troncs, on ne l'entend pas. Il devient une normalité. Malika ne parlait pas et la vie continuait. On aurait pu dire qu'elle était sage, sage comme une image, une image d'enfant. On aurait pu croire au mirage. Mais une image n'est pas une enfant. Derrière le mur, derrière les pierres, frissonnait un cœur solitaire, une âme d'enfant.

La souffrance peut ne pas se voir. Malika ne la montrait pas. Au contraire, elle souriait beaucoup. Sourire, c'était désamorcer les pierres, dissimuler sa vulnérabilité. C'était aussi créer du lien. Malika ne mentait pas en souriant mais elle ne disait rien. Et qui ne dit rien consent, sans se raconter vraiment. Muette chez elle, discrète à l'école, Malika vivait sa vie de petite fille dans le silence d'une forteresse qui la maintenait prisonnière. Aurait-il pu en être autrement ? Dans un monde où le bredouillement n'existait pas, bredouiller ne se pouvait pas.

Rejeter un mot, ce n'est pas rejeter la personne. Mais rejeter tous les mots d'une même personne, c'est l'isoler totalement. Avec sa parole encombrée, Malika se sentait exclue du monde. Sotte, loque, fautive, incapable. De trop. Des pensées suicidaires s'étaient immiscées en elle. Debout à sa fenêtre, elle réfléchissait au comment. Elle avait sept ans.

Une petite fille à moitié morte dans un corps transparent.

On ne reproche pas à ses parents leur manque de temps. Ils nous aiment, comme ils le peuvent. Malika voyait sa mère cuisiner, tricoter, coudre, nettoyer, balayer, aspirer, ranger, laver, repasser, jardiner, fatiguée, surmenée. Son père rentrait tard et partait tôt. Il vivait en courant d'air et travaillait beaucoup. On ne reproche pas à ses parents leur manque de disponibilité, de caresses, de mots échangés.

Malika rêvait d'un cœur, d'un autre cœur. Un cœur qui la comprendrait. Un cœur qui la verrait. Un cœur qui aimerait le sien tel qu'il est. À sept ans, Malika se promet de trouver ce cœur. Elle en ferait sa priorité. Sa quête. Ce cœur serait le **Graal** de sa vie.

– « Articule ! »

Malika aurait aimé répondre à leurs attentes.

– « Ar-ti-cu-le ! »

Parler correctement. Articuler. Parler lentement. Elle se sentait si stupide, si décevante, coupable, illicite. À l'école, sur l'estrade, elle parlait mieux fort heureusement. Tous les mots des poèmes vibraient avec aisance, avec délectation. Pourquoi un tel décalage à la maison ?

La poésie désagrégeait le mur. Les mots atteignaient le ciel, très loin des pierres.

Malika, sur l'estrade, ne se reconnaissait plus. Elle avait des ailes ! Elle volait ! Il aurait fallu que Malika ne quitte jamais l'estrade. Il aurait fallu que ses mots ne lui échappent plus.

– « Parle moins vite ! »

Peut-on apaiser des parents avec un poème ?

Malika étudiait beaucoup. Très sérieuse, trop discrète, elle attirait pourtant les garçons. Selon eux, elle était belle. Certains lui écrivaient même des poèmes. Ça touchait beaucoup Malika. Ces gestes, ces gentillesses. Mais ils ne la connaissaient pas. Ils ne voyaient pas le mur épais, sa prison. Ils regardaient la surface de Malika, son sourire, son visage. Ils aimaient une image.

Devant le miroir, Malika ne se voyait pas. L'image était floue. Cela faisait des années que Malika se dévisageait dans la brume. Elle ne portait pas de lunettes et voyait le monde très nettement. Sauf elle, dans le miroir. Elle ne se l'expliquait pas du tout. N'être qu'une image. Une image floue.

Pour éviter de parler, Malika anticipait les demandes. De ses parents, de sa maîtresse, de ses camarades. Elle n'avait plus qu'à hocher la tête ou pointer son doigt pour se faire comprendre. On aurait pu la croire muette. D'ailleurs, Malika aurait aimé l'être vraiment, muette. Les reproches auraient cessé. De s'acharner sur elle. Malika aurait arrêté de se flageller, de se croire idiote, coupable, responsable de son problème d'élocution. Elle aurait cessé de se détester.

*Malika et le mur grandissaient ensemble. Ils passaient de classe en classe, soudés, presque fusionnels. Malika parlait de moins en moins et s'isolait de plus en plus. **Invisible.***

Un jour, une main traversa le mur. Il était une fois, dans une forêt de troncs, une main qui s'intéressa au sien. Il s'appelait Monsieur Urvois. Chauve, gentil, Monsieur Urvois avait distingué ce tronc parmi tous les autres. Il lui avait pris la main. Dans cette main, il avait posé des mots. Ce petit tronc avait besoin d'aide. Ce petit tronc devait rencontrer une orthophoniste.

Monsieur Urvois laissait partir le petit tronc pendant les cours. Le petit tronc traversait seul la petite ville pour aller chez l'orthophoniste. Il faisait tout ce qu'elle lui demandait. Tirer la langue, lire, répéter, répéter encore, avancer la mâchoire inférieure, le mandibule. Au fur et à mesure des mois, le petit tronc avait appris à mieux prononcer les mots, les sons. Il parlait encore trop vite mais dans un monde où le bredouillement n'existait pas, on ne savait pas trop pourquoi. L'orthophoniste du petit tronc et Monsieur Urvois étaient très fiers de Malika.

À la maison ou ailleurs, Malika écoutait. Elle écoutait tout. Tout l'intéressait. Elle voulait savoir. Elle voulait comprendre. On ne l'entendait toujours pas - puisqu'elle ne parlait toujours pas - mais elle avait moins de plaies. Le mur désépaississait. En effet, elle se sentait bien avec Inès, de son âge à peu près, de sa classe exactement. Inès n'avait aucun problème d'articulation. Elle était sérieuse, travailleuse, et semblait apprécier les silences de Malika. Du moins, elle ne s'en plaignait pas.

Inès était blonde, Malika brune.
Malika était grande, Inès petite.
Inès était blanche, Malika mate.
Inès et Malika ne se ressemblaient assurément pas.

Quand Inès invitait Malika chez elle, le mur tanguait de plaisir et de curiosité. Il y avait des mots gentils partout, des mots doux, des mots du cœur. Il y avait des livres, de la moquette, des tapis, des rires, de la gaieté, des jeux, des fleurs dans les vases et sur les murs. On enlevait les chaussures en entrant, on prenait soin de la maison et des chats qui approchaient en miaulant.

Malika ne se confiait pas à Inès sur le mur. Elle n'avait pas les mots pour ça. Elles vivaient ensemble des après-midis d'enfants de dix, onze, douze ans.

Le jour où Monsieur Cousin a percuté le mur, Inès était là. Monsieur Cousin enseignait le français. Il aimait les mots, la rigueur, le théâtre. Malika, sur l'estrade, récitait un poème. Sur la faim, la famine, les enfants oubliés du Sahel. Monsieur Cousin tremblait, il était bouleversé. Elle lui avait touché le cœur. Il le lui avait dit, avec douceur, devant la classe entière. Malika avait eu l'impression d'exister.

Inès et Malika semblaient inséparables. Les professeurs et les élèves s'en amusaient. Quand on en voyait une, aussitôt l'autre apparaissait. Sur la cour, à la cantine, en classe, aux toilettes – pour tenir la porte qui n'avait pas de verrou et préserver l'intimité de chacune. Elles paraissaient inséparables mais on était séparées. Parce que Malika a déménagé.

Ce n'était pas la première fois. Les parents de Malika changeaient de département, de région, régulièrement depuis sa naissance. Elle avait vécu en ville, en appartement, dans un lotissement, à la campagne dans une grande maison solitaire entourée d'arbres et d'oiseaux, de poules, de vaches et de moutons.

Malika aimait se fondre à la nature. Faire une avec elle. Elle se sentait fleur ou moineau, selon ce qu'elle contemplait. Elle agrandissait ses yeux. Elle se fortifiait le cœur.

Près de l'étang aux abords de la maison, Malika écoutait la symphonie des grenouilles. C'était magistral, tonitruant. Il faisait nuit et, de sa fenêtre, elle humait le goût du bonheur.

Malika dessinait beaucoup. Elle essayait de mettre en couleur toute la palette des blés, des terres. Elle représentait les nervures des feuilles, la délicatesse des détails, de chaque pétale. La tendresse dans le regard des vaches, leur front bombé. Avant le déménagement, Malika voulait ne rien oublier. Elle allait sentir les champs. Herbes hautes, colza, maïs, tournesols. Ils lui manqueraient.

Chapitre 2

Dans le petit appartement du grand centre-ville, la ville la plus grande du département, Malika lisait. Elle n'avait plus les champs, le jardin, les fermes, l'étang, mais elle voyageait à travers le monde, grâce aux livres. Elle avait toujours les oiseaux et le ciel. De sa chambre, elle voyait un arbre. Préservé, dans le parking goudronné.

Le mur handicapait encore Malika. Il l'avait suivie dans cette nouvelle vie. Pourtant, elle se forçait à parler. Au collège, avec ses nouveaux camarades, elle prenait le temps d'articuler et ralentissait son débit naturel. C'était épuisant. Ça ne pouvait pas durer longtemps. Mais Malika vivait chaque mot prononcé comme une petite victoire.

Dans les rues de sa municipalité, les fleurs sauvages la fascinaient. Sorties de nulle part, engluées dans ce revêtement bleu, bitumineux des pauvres chaussées, elles apparaissaient comme des lueurs. Elles pointaient du nez ces longues chaussées, pour rompre leur monotonie.

Parler de tout et de rien, Malika ne savait pas le faire. Les mots ne franchissant sa bouche que rarement, elle essayait de les choisir. Mais si une conversation durait, sa parole lui échappait. Les mots venaient en décalage, désynchronisés de ses pensées. Malika semblait démunie. Les interlocuteurs s'éloignaient surpris, les possibles amis aussi. Malika se retrouvait seule avec son mal-être, son incompréhension de la situation, le mur épais. Elle ressentait parfois le besoin d'écrire. Comme un cri.

*Imaginez des aiguilles sur votre bouche.
Longues, froides et pointues.
Sentez-les traverser vos lèvres.*

Sentez-les retraverser votre bouche.

Encore. Encore. Encore.

*Vos lèvres saignent.
Elles pleurent de sang.
Elles se ferment de douleur,
fixées l'une à l'autre par un fil
qui vous tenaillera longtemps.*

Regardez votre bouche cousue.

Essayez de séparer vos lèvres.

Vous n'y arrivez pas.

Vos lèvres sont inséparables.

*Vous ne pourrez pas parler
tant que ce fil existera.*

Malika cherchait les ciseaux en écrivant.
Pour arrêter le sang, sa douleur, découdre sa bouche définitivement.

*Je me suis laissée mordre par un arbre.
Une morsure douce.
Un baiser.*

*J'écris de l'autre côté de moi.
J'écris et le mur n'y est pas.*

Malika écrivait avec les sons. Elle écrivait à haute voix. Les mots venaient, sans précipitation. Quand elle écrivait, son bredouillement n'existait pas. C'était apaisant.

*J'écris à côté de moi.
Nous sommes deux,
moi et moi.
L'une est muette
et l'autre pas,
elle me chuchote
de croire en moi.*

Malika écrivait aussi à Inès. Elles s'entendaient bien toujours, malgré la distance. Malika aimait recevoir ses lettres, ses mots voyageurs. Inès allait bien.

Malika était sensible à la beauté. Ses parents y étaient pour beaucoup. D'abord physiquement. Malika voyait la femme la plus belle au monde, tous les jours depuis sa naissance. Sa mère. Tout d'elle était parfait. Pour son père, elle ne savait pas trop. Mais depuis l'école primaire, les petites camarades lui rapportaient les mots éblouis de leur maman. Alors, ça devait être vrai.

Malika, quant à elle, ne se voyait toujours pas. Ou plutôt, elle se voyait toujours floue, dans tous les miroirs. Il y avait comme un brouillard entre son reflet et elle. Peut-être le même brouillard que dans son cerveau, quand elle parlait. Plusieurs garçons l'avaient courtisée dans son nouveau collège. Mais elle ne s'était pas sentie concernée, son cœur ne palpait pas. Malika n'éprouvait pas ce qu'elle attendait, elle patienterait encore. Par honnêteté pour elle et pour eux.

Aimer. C'était le grand sujet des livres. Les amours impossibles, interdits, bafoués, non réciproques ou assouvis. Malika apprenait grâce aux romans, aux nouvelles, aux tragédies et aux poèmes.

La grande rencontre fut intellectuelle, en classe de troisième. Madame Mignon enseignait le français. Elle avait une très belle diction, une voix claire, les mots justes, de l'exigence, un regard perçant et bienveillant, sur le monde et ses élèves. Elle prenait soin de Malika. Elle avait même essayé de la valoriser auprès de ses parents. En parlant de perfectionnisme et de grandes qualités. Le père de Malika avait pouffé. Ça s'était arrêté là.

Madame Mignon aimait entendre Malika sur l'estrade. Malika vivait ce qu'elle récitait. Elle offrait tout. Les autres élèves applaudissaient et Malika aimait ça. Le mur oscillait le temps de l'estrade.

Bredouiller n'est pas un gros mot. Mais c'était un mot inconnu. Dans les familles, les écoles, les récits. Il fallait des cœurs sensibles pour entendre un cœur fêlé. Madame Mignon a vu. Madame Mignon a ressenti. Madame Mignon a entendu. Grâce à elle, la lumière a traversé les pierres. Par les fêlures.

Le père de Malika aimait les arbres. Il en avait planté beaucoup. À la campagne, le temps d'avant. C'était un homme courageux qui s'autorisait peu l'émotion. Le lot de son éducation. Malika l'avait vu pleurer pourtant. Une fois. Son neveu Philippe, fracassé par la route. Malika aussi avait pleuré son cousin chéri. Philippe avait vingt ans. Très beau jeune homme, très souriant, avenant, serviable, sensible, chaleureux. Philippe avait perdu son père quand il avait trois ans. Il aimait beaucoup Malika et c'était réciproque.

Malika avait écrit.

Les têtes lourdes de ceux qui t'aimaient
t'entourent une dernière fois.

Nous sommes nombreux à pleurer, impuissants.

Tout s'est arrêté d'exister.

Ton corps, tes mains, tes yeux clos.
Tu ne nous vois pas, tu ne nous sens plus.

Ta maman hurle, on lui a volé son enfant.

Les têtes lourdes de ceux qui t'aimaient
ne se relèvent pas.

Il fait sombre, il fait froid.

Ta maman t'embrasse. Une dernière fois.

Il faut sortir, ils vont entrer.
On entend les clous dans le bois.

Ta maman qui meurt avec toi.

On la serre fort, son cœur tout près des nôtres.
On l'empêche de tomber.

Elle avance face au cercueil, tremblante et hagarde.
Son fils chéri dans une boîte.
L'enfant de sa chair à quitter.

Les têtes lourdes de ceux qui t'aimaient
ne t'oublieront pas.

Ta maman qui touche le bois.

Il y a des fleurs, des bruits de pas.
Le cortège te montre du doigt.

Dans l'église, il pleut.
Aujourd'hui la mort a percé les toits.

Jésus nous aide, Jésus nous aime,
mais la violence de ton départ nous égare
et on ne l'entend pas.

Ton cercueil s'est arrêté là,
des bougies dessus, ta famille autour.

On trace des croix invisibles.
Ta maman droite à tes côtés.
Ta maman le cœur déchiré.

C'est l'heure du cortège final,
les derniers pas jusqu'à ce gouffre.

Ton papa en bas. Ta maman embrasse le bois.

Une dernière fois.

Les cordes te posent, tout près de ton père.

Ta maman qui pleure,
orpheline de son enfant.

La terre brûle.

Ta maman tombe. Tombe.
À genoux devant nous.

On la relève, son cœur entre les nôtres
à n'en plus finir de mourir.

Nous ne t'oublierons jamais.

Planter des arbres, c'était ne pas oublier la vie. Malika avait douze ans l'année du drame et voyait son père travailler la terre. À coups de pioche. Les arbustes deviendraient grands. Alors il en plantait encore. Encore. Encore. Aujourd'hui il ne plantait plus. En ville, il semblait un peu perdu. Loin de la terre qu'il aimait tant.

On ne refait pas le passé. On apprend à composer avec. À vivre sans les êtres que l'on a aimés et qui ne sont plus. Depuis la mort de son cousin chéri, Malika vivait ses heures autrement. Le mur avait perdu de sa puissance. C'était un monstre, rien de plus. Il ne lui gâcherait pas la vie.

*Bredouiller ne me tuera pas.
Bredouiller n'est pas dangereux pour autrui.
Bredouiller ne s'inocule pas.
Alors, acceptez-moi comme je suis.*

Quand les mots venaient à ses mains, Malika les laissait s'écrire. Elle aimait la surface des mots, mais plus encore leur profondeur.

Au lycée, Malika s'était profondément ennuyée. Des chiffres et des notes. Des dates. Pas une seule grande rencontre. Heureusement, en terminale, il y a eu la philosophie. Enfin on parlait de l'essentiel ! Dès le premier cours, Malika s'était demandée pourquoi on ne commençait pas à philosopher dès la maternelle.

Chapitre 3

Museler un animal, c'est l'empêcher d'ouvrir la gueule, de mordre. S'auto-museler, c'est s'empêcher de vivre pleinement. Malika ne se complaisait pas à cette réduction d'elle-même. Elle cherchait la voie pour en sortir. Guérir du passé, prendre sa place au présent.

– « Articule ! »

Quand ils vous répètent d'articuler, les autres ne pensent pas systématiquement à mal. Mais ils coupent le lien. Vous vous sentez plonger à des années-lumière.

– « Ar-ti-cu-le ! »

Rien n'est dit que l'exclusion à vos oreilles. Il y a cette bouillie dans la bouche entre vous et le monde.

Dans l'amphithéâtre qui se vidait, Malika regardait les pupitres en bois. Mots gravés, traits, insultes, sexes. Des pénis et des testicules dessinés sommairement. Un tableau de choix. Il y en avait partout. Mais pas une seule vulve. Malika lisait, sur le bois martelé des pupitres : *salope, pute, connasse*.

S'affirmer, c'était le défi de Malika. Étudier la littérature, enrichir son vocabulaire, découvrir des autrices, des écrivains, des mouvements artistiques. Sa solitude lui permettait de réfléchir, de lire, d'apprendre.

– « Parle moins vite ! »

C'était la clé. Ralentir son débit, prendre le temps d'articuler chaque mot, de les rendre audibles. Une petite clé ordinaire que possédait une grande partie de l'humanité. Dès les premières années de vie. Parler moins vite, cela semble si simple pour les non-bredouilleuses et les non-bredouilleurs. Si simple pour les parents et l'entourage. Mais parler moins vite demandait à Malika de se concentrer, de se contrôler, de rompre avec cette spontanéité qu'elle aimait tellement chez les autres. Et cela l'épuisait. Fatiguée, elle parlait encore plus vite et les mots se trompaient dans sa bouche, avalés par sa gorge. Comme si le cerveau avait scindé le lien. Comme si les mots voyageaient seuls et se perdaient.

Malika se sentait invisibilisée par les mots non dits.

On n'entendait que les mots des autres, pas **sa vérité**. Elle avançait dans les couloirs de la Faculté, consciente d'ouvrir le champ des possibles.

Malika et ses parents habitaient en Bretagne, depuis la fin du lycée. Dans une coquette petite ville. Ils louaient une maison avec un beau jardin. Malika s'y sentait bien. Son père jardinait dès que possible. Il avait planté des plants de tomates dont ils se régalerait. Et sa mère se métamorphosait. Elle était toujours aussi belle, aussi élégante. Mais quelque chose en elle avait changé.

Depuis son enfance, Malika s'était habituée à entendre sa mère **hurler** la nuit. Au matin, elle lui dévoilait ses cauchemars en souriant, perplexe devant tant d'imagination. On aurait dit de vieux démons. Cachés le jour, dévoreurs de vie la nuit. Une psychologue bien choisie avait aidé la maman de Malika à s'en dépêtrer. À les remettre à leur place, ces vieux démons. Elle dormait mieux depuis. Malika et son père aussi.

Un jour, les mots ont été dits. La maman de Malika s'est confiée. Elle a décousu sa bouche. Ils étaient treize enfants. Dans la ferme, on travaillait dur. C'était le temps d'avant, les filles au service de la maisonnée, à passer la serpillière, à cirer les chaussures de leurs frères. On ne pensait pas trop à soi, on pensait qu'on ne comptait pas. La petite fille qu'elle était, l'enfant de sept ans, éduquée à obéir, à ne rien dire, a laissé faire. Elle a laissé faire son grand frère. Celui qu'elle ne peut pas nommer. Son parrain. Il a passé le doigt dans sa chair. Plusieurs fois. Plusieurs nuits.

L'inceste. Ce mot redouté. Ce mot tabou.

*Il a fait de moi sa chose
Une si petite chose
Un doigt
Il a pénétré ma chair
Il a tué l'enfant en moi
Une si petite chose
Un doigt*

Les mots pleurent mais les mots ont parlé. **Le temps de la peur est terminé.**

Au fur et à mesure des mois, Malika redécouvrait sa maman. Moins nerveuse, plus disponible, apaisée, apaisante. Malika aussi avait changé. Elle bredouillait moins. Elle avait senti de l'ébullition dans son cerveau. Comme si certains neurones retrouvaient leur

chemin. Comme si les synapses les y autorisaient. Elle bredouillait toujours, mais moins.

Les mots sortaient de leur cage.

Elle prenait le bus, puis un autre, puis le tramway, pour rejoindre l'université. Le trajet durait une heure. Le plus souvent, elle lisait. Ils - et elles en majorité - étaient en train d'étudier le surréalisme. L'écriture automatique. Elle s'y était essayée. Ça lui plaisait. Elle couvrait des pages, pour le plaisir, puis elle les déchirait.

Les tomates dans le jardin avaient magnifiquement grossi. Son père était très fier, heureux de faire plaisir. Il avait pris l'habitude, en rentrant du bureau, de se changer immédiatement. Il enfilait sa combinaison bleu céruléen et allait arroser ses plants. Il tondait, humait, taillait les rosiers. Il prenait soin de chaque recoin de son petit havre de paix.

Parfois, il pensait à tous ces arbres qu'il avait plantés. D'autres en profitaient et il s'en réjouissait. Il imaginait les pommes, goûtées et parfumées. Il revoyait les chênes, les marronniers, les peupliers. L'étang. Les saules pleureurs près de l'étang. Les sapins et les châtaigniers, l'araucaria du Chili et les figuiers. Dans sa combinaison bleue il savourait l'instant présent, en n'oubliant rien du passé.

Son manque de relation avec Malika le tracassait. Ils n'échangeaient rien. Elle était si froide avec lui, si distante. Elle ne parlait pas. Ils ne se comprenaient pas. Il s'inquiétait pour son avenir, sa façon d'exister, en décalage par rapport à la société.

Leur point de rencontre, c'était l'océan, quand ils partaient dans le Finistère retrouver la famille. Une partie de la grande famille. Là, il voyait Malika s'ouvrir, sourire. Elle partait marcher seule le long de la côte, au bord des vagues. Elle revenait rayonnante. C'est comme ça qu'il aimait sa fille.

Le mutisme de Malika perdurait avec les années. Ses parents ne savaient pas pourquoi. Ils en souffraient autant qu'elle.

Parler.

Bredouiller.

Bredouiller mais parler. Dire.

Pour ses vingt ans, le père de Malika voulait lui apprendre à conduire. Qu'elle gagne en liberté et en autonomie. Après quelques leçons avec l'auto-école, il lui avait confié sa voiture. Pour qu'elle s'entraîne. Mais c'était outrepasser la loi ! ils auraient pu être arrêtés ! Elle s'était dit qu'il était fou, qu'un accident pouvait arriver, que c'était dangereux, pour lui et pour elle.

Mais c'est ce jour-là qu'elle avait compris qu'il l'aimait.

Malika commençait à y voir plus clair. C'est la pudeur des hommes qui fait que l'on ne sait pas toujours qui **ils** sont. Dans le miroir, son reflet se précisa.

Elle quitta définitivement son habit d'invisibilité.

Éduquer aux sentiments s'imposait comme une évidence. Que l'on soit fille ou garçon, on partage les mêmes émotions. Malika sortait de son silence en voulant une révolution. **Apprendre aux humains à respecter la vie. Apprendre aux garçons à respecter les filles.** Concrètement, c'était **enseigner la philosophie** à tous les enfants, à leur mère, à leur père et autres adultes inexpérimentés. Malika laissait les mots venir sur son cahier, bien décidée, cette fois, à ne pas les déchirer.

*Si tu penses que parce que je parle mal
je pense faux,
si tu crois que je suis folle
parce que je panse mes mots,
alors assieds-moi et écoute-toi,
on va apprendre toi et moi
tout ce que l'on ne sait pas.*

Malika écrivait en écoutant les mots se poser.
Ses maux diminuaient tant que les mots se posaient.

*Article ton cœur,
j'article le mien.
Article mon cœur,
j'article le tien.
En articulant toutes nos particules,
notre humanité,
on va bien finir par y accéder,
au bonheur.*

Chapitre 4

Malika ne connaissait pas encore l'amour. L'amour de **cet** homme. **Ce cœur** si particulier qui aimerait son cœur si particulier. Cela lui manquait mais elle patientait. Il serait **lui**. Elle savait qu'en le voyant, elle saurait le reconnaître. Peut-être avait-elle trop lu. Peut-être fallait-il d'abord entrer en amitié avec un être avant de l'aimer infiniment.

En licence déjà, elle avait quitté les Lettres modernes pour explorer les sciences du Langage. Le fonctionnement du langage humain l'interrogeait depuis longtemps. Elle voulait comprendre à présent. Elle voulait savoir et guérir. Aller mieux.

« Le langage, chez les humains, c'est la capacité d'exprimer une pensée et de communiquer au moyen d'un système de signes. La langue, c'est le système de communication. La parole, c'est l'articulation réalisée. » Malika écoutait le cours avec intérêt. « Ferdinand de Saussure distinguait dans le signe deux éléments : le signifié et le signifiant. Signifiant et signifié se mélangent pour donner le sens mais leur relation est arbitraire et conventionnelle. »

Tous les professeurs étaient des chercheurs. Et toutes les professeuses des chercheuses. Le langage les passionnait. Ils et elles partaient de la source, puis développaient. Il y avait même des cours sur les pathologies du langage ! Malika exultait.

Ils n'étaient qu'une trentaine d'élèves à suivre ce cursus. D'âges très différents. Malika faisait partie des plus jeunes mais cela ne la dérangeait pas. Plusieurs devaient travailler à côté, pour manger, payer le loyer. Malika leur donnait ses cours et ça créait du lien. Il n'y avait pas de concurrence entre eux, pas de concours. Tout le monde pouvait s'épanouir en apprenant.

L'une des cousines de Malika, inscrite à la faculté de médecine, lui relatait sa déconvenue. À mettre des bâtons dans les roues. À déchirer les pages dans la bibliothèque universitaire. À mentir. À refuser la moindre photocopie si on avait eu la malchance, en tant que futur médecin, de tomber malade. C'était à vomir. Ce sont ces gens-là qui étaient censés, une fois le diplôme obtenu, prendre soin des humains ? Malika pensait qu'il était temps de changer ce système non-éducatif, bêtifiant et dégradant.

Les parents de Malika se réjouissaient de la voir s'affirmer. Elle parlait toujours peu mais on l'entendait. Cela ne devait pas être facile d'être elle, avec ses problèmes d'élocution. Ils prenaient conscience de ses efforts et de sa volonté.

Inès et Malika correspondaient toujours. Inès faisait le tour du monde, en tant qu'animatrice auprès d'enfants, quand elle était en vacances. Sinon, elle étudiait les Lettres à Nantes. Son loisir, c'était la photographie. Inès soignait les cadrages, les lumières. Elle s'intéressait aux visages, aux ambiances, à la vie des gens. Malika s'était remise à dessiner. Une autre façon de dire, de s'exprimer, sans avoir à parler.

Dessiner faisait bouger les lignes. Malika voyageait entre elles. Elle sondait son imaginaire. Il ne s'agissait pas de reproduire, de dessiner correctement, bien ou mal. Ni jugement ni tensions. Malika se laissait aller au sensible, aux émotions.

Elle regardait les œuvres dans les livres. Les photographies d'œuvres imprimées dans les livres. Sur tous les continents, il y avait de l'art. Des humains qui s'exprimaient, dans leur unicité, sur tous les continents. Il n'y avait plus de frontières, de hiérarchie. La richesse de chaque œuvre, c'était son émergence au monde. Son surgissement.

Niki de Saint Phalle avait tiré. Pour vivre. Sa carabine ne visait pas un humain, mais une accumulation d'objets reliés entre eux par la peinture. Elle tirait et le sang rouge de la peinture coulait. Le long des objets. Elle tirait sur son passé. L'inceste. Elle tirait pour guérir.

Malika était consternée quand elle entendait ce qu'elle entendait sur l'art.

Prétendument du non essentiel. Ils parlaient de ce qu'ils connaissaient : la cote, la bourse, les actionnaires. Rien à voir avec l'art, le sensible, l'humain.

*Dessine-moi un mouton,
une rose,
tes espérances,
l'avenir.
Dessinons le bonheur,
un monde qui va mieux,
un monde heureux.*

Plus jeune, la maman de Malika avait peint une maternité. Malika avait été éblouie. Cette œuvre l'avait guidée vers le beau, le bon, le sensible. On y voyait une femme qui nourrissait son enfant au sein. Du lait de son sein. On y voyait une maman comblée.

Le papa de Malika était plus réceptif à la musique et à la danse. Il aimait beaucoup danser le tango avec sa femme. Elle aimait beaucoup danser le tango avec son mari. Ils écoutaient des musiques éclectiques, des chanteurs à texte, Barbara, des guitares, des opéras. Ils diversifiaient les répertoires, ils multipliaient les plaisirs.

*Bouge ton corps et bouge le mien.
Viens, viens, viens, je t'emmène,
on va s'aimer fraternellement,
on va s'aimer sororalement,
en dansant.*

Quand Malika dansait, elle ne parlait pas. C'est peut-être pour cela qu'elle aimait tellement danser. Elle se sentait libre, non brimée en dansant.

Elle enlevait ses chaînes, le mur épais.

Si je parle, tu fais les gros yeux.

*Je bredouille,
je bafouille,
je bégaie.*

Mais quand je danse, ça va mieux.

Chapitre 5

Il arrivait à Malika d'allumer le poste de télévision. Parfois, elle essayait d'écouter les informations. Très franchement, elle n'y parvenait pas. Malika admettait que, si elle avait voulu s'autolyser, cela aurait été la meilleure des solutions : regarder et écouter le journal télévisé. Mais elle s'était promis que non, à sept ans, alors non, vraiment non. Elle se passait du JT.

Pourquoi ? Pourquoi concentrer tout le pire de l'humanité et s'arrêter là ? À tous les problèmes il y a des solutions, pensait Malika. Elle avait le goût de l'effort, comme beaucoup, et préférait apprendre de ceux qui cherchent, réfléchissent, font, trouvent et partagent. Elle essayait d'agir de même. **Malika estimait que si chaque humain voulait bien faire, le monde irait mieux. Beaucoup, beaucoup mieux.**

Elle interrompit ses études Elle quitta le nid familial, comme l'oiseau prêt à l'envol. Ses parents avaient accepté. Malika choisit le volontariat, auprès de personnes handicapées.

Elle fut très bien accueillie, comme dans un nouvelle famille. Les différentes responsabilités qui lui incombaient restaient modestes et réalisables. Il s'agissait de faire équipe, de s'entraider, de cuisiner, prendre soin du site et des personnes. Malika parlait peu mais certains pas du tout. Ils se comprenaient quand même assez bien.

D'alertes écureuils venaient visiter le jardin et des bénévoles donnaient des coups de main : passer la serpillière, repasser, reprendre, tailler les haies. C'était une vraie vie de famille agrandie. La vue sur la rivière, sa musique et ses trépidations, accompagnaient les jours et favorisaient la rêverie.

Malika parlait mieux avec les personnes qui ne parlaient pas. Elle le constatait au quotidien. C'était troublant de se découvrir un talent caché, apaisant de ne pas se faire réprimer. **Dans ce microcosme de sororité, ce petit îlot de fraternité, Malika avait la preuve que l'on pouvait faire société, sans écraser quiconque. Ici, on ne pointait pas les différences du doigt. On s'adaptait.**

Ne pas hiérarchiser les vies. Toutes comptaient autant, c'était évident. Elle écrivait pendant ses pauses, posait ses idées sur les cahiers. Un après-midi par semaine, elle animait un atelier. Crayons de couleur, tubes de peinture, fusains, pinceaux, craies, chacune et chacun choisissait. Bonne humeur, chaleur humaine, plaisir de faire, les unes et les uns plongeaient dans leur vie souterraine et exploraient tous les possibles. Il fallait se concentrer, ne pas rester à la surface. Il fallait attendre un peu, se détendre, et accéder à son imaginaire, clé de plaisirs insoupçonnés.

Le soir du quatorze juillet, ils étaient allés danser. Avec les fauteuils roulants, les béquilles, les beaux habits. Ils évitaient d'écraser les pieds, tournaient, roulaient, riaient,

sautaient, tanguaient. La belle vie ! Un homme s'était approché de Malika. Il lui avait dit *merci*. Il lui avait dit que *c'était ça, le bonheur. Danser ensemble. Vivre ensemble.*

À la fin de l'été, Malika était repartie. Elle voulait étudier les arts plastiques. Elle habitait seule désormais, dans un studio. Tout allait bien. Elle apprenait beaucoup. Tout allait bien, jusqu'au jour où elle a dû faire face, paniquée, à son premier modèle vivant. Un homme nu !

Elle n'en avait jamais vu. Il fallait, en public, l'observer avec précision et représenter tous les détails de son anatomie, sur sa feuille à grain. Malika, écarlate, tentait de bien faire. La situation s'était complexifiée quand l'homme, dans une nouvelle pause, avait arrêté ses yeux sur elle. Il la fixait ! Nu devant le groupe, serein.

Malika avait dû renouveler l'expérience plusieurs fois dans l'année. Les trois années du cursus. Peu à peu, elle s'était habituée aux lignes, aux courbes, aux poils. Elle y voyait même de la beauté. **Elle trouvait le corps humain parfait.**

Les corps ne se ressemblaient pas. Féminins ou masculins, grands ou pas, de corpulence et de couleur variées. Le corps humain était beau avec ses plis, ses rides, ses particularités, son âge, ses traces de vie.

Malika, célibataire encore, espérait que l'homme de son cœur serait bien dans son corps à lui, en harmonie avec lui-même. Elle espérait qu'il en prenne soin et qu'il l'aime, quelle que soit sa morphologie.

*Mon corps est fait de moi,
de ma chair, de mon sang,
toutes les veines comme une planisphère.*

*Les os et les poils,
les ongles et les muscles,
tous mes organes,
tout est moi.*

Je suis moi.

Malika continuait à écrire pour équilibrer sa vie.

Je m'aime et tu m'aimes.

Tu t'aimes et je t'aime.

C'est ça l'amour.

Malika avait beaucoup d'imagination. Elle avait hâte de vivre l'amour. Avec cet autre, ce cœur. Elle réalisait qu'aimer s'apprend. S'aimer aussi.

*Si tu ne t'aimes pas beaucoup,
c'est un défi à relever.*

*Regarde-toi avec le cœur,
tout en douceur.*

Tu es vivante !

Tu es vivant !

*Prends le temps de te guérir,
de te relever.*

Prends le temps de t'aimer.

Les parents de Malika avaient déménagé une nouvelle fois. Ils avaient retrouvé leur terre, celle des arbres plantés, à coups de pioche. L'étang, les grenouilles, les tournesols et les figuiers. Ils vieillissaient sereinement et les arbres aussi. Ils étaient devenus magnifiques. Les pommes juteuses, sucrées à souhait. Malika traversait son passé chaque fois qu'elle revenait ici. Elle avait cheminé depuis et s'en félicitait. En famille, elle bredouillait toujours un peu. Sans doute ce lien avec le passé, les mauvaises habitudes, les « articule ! » récurrents.

Inès enseignait le français, dans un collège de la banlieue parisienne. Elle qui aimait les visages, les voyages, elle était comblée. Tant de diversité dans une salle classe ! Ce qui l'alarmait quand même, c'était tous les conflits à gérer. Au lieu d'enseigner.

Chaque enfant avait absorbé **le poids des souffrances des blessures non cicatrisées.**

Il faut guérir pour aller bien.

Il faut pardonner pour guérir.

*La violence ne résoudra rien,
pire, elle tue.*

Chapitre 6

Malika vieillissait et ne vivait pas l'amour espéré. Peut-être ne le vivrait-elle jamais. Elle voulait quand même être heureuse. Elle se démenait.

Malika enseignait les arts plastiques dans deux collèges. Elle aimait voir les élèves se concentrer, réfléchir et faire. Une belle jeunesse, pleine d'énergie, d'idées. Ils aimaient cette matière, ils aimaient créer. Il y avait tout à faire et ils le faisaient.

Malika pensait à ces enfants privés d'école. On les empêchait d'éclorre à eux-mêmes. On les amputait d'autres possibles. Ce n'était pas tolérable. Cela ne devait plus être toléré. Elle pensait aussi à ceux qui ont faim. Elle avait envie de pleurer.

Il faut bâtir un monde nouveau.

Un monde qui n'a encore jamais existé.

Il faut bâtir un monde de paix.

C'est possible, la majorité des humains est prête.

Malika évaluait des travaux d'élèves. Elle était seule dans son logement HLM. Elle avait les enfants des autres, pendant les cours seulement. Elle voulait le meilleur pour eux, et pour les autres.

En faisant la vaisselle, elle s'était piqué le doigt. Il saignait. Rien de grave. Elle écoutait Zaho de Sagazan. Elle voyageait.

Elle pensait au doigt de l'enfance de sa maman. Son drame. Les années de souffrance. Elle pensait à cet oncle aussi. Comment certains hommes pouvaient-ils en arriver là ? **Il faut guérir la société. Il faut réapprendre à aimer.**

Tolérance zéro à la médiocrité, aux mensonges, à l'inceste, à la pédophilie, aux viols, au sexisme, au racisme, à la xénophobie, à la lesbophobie et à l'homophobie.

Il faut cesser l'exploitation de l'humain par l'homme.

La bourse et les actionnaires ne sont plus d'actualité.

Malika avait retrouvé l'océan. Elle marchait au bord des vagues, comme avant. Elle se dit qu'il faudrait qu'elle songe à changer la voiture usée. Mais elle n'avait pas l'argent. Elle n'avait rien. Certains la traitaient de paumée. Il est vrai qu'elle vivait très sobrement.

Pourquoi les métiers tournés vers l'humain ne rapportaient-ils que si peu d'argent ? Les exploiters d'humains s'enrichissaient à outrance, eux.

Il ne faut plus les laisser faire.

Il ne faut plus les laisser semer la terreur pour obtenir ce qu'ils veulent.

Il faut lutter.

On les vaincra.

Malika croisa son voisin Patrice et ils échangèrent quelques mots. Il venait de pêcher un bar, il était heureux. Sa joie était belle à voir. Il aimait l'océan lui aussi.

Les tournepierres à collier couraient dans l'écume, des mouettes rieuses à côté

d'eux. Malika regardait l'horizon. Elle pensa à son père qui avait rejoint son neveu, grand-mère, grand-père, mamie, papi, tous leurs ancêtres, tous les défunts de toute l'humanité depuis la nuit des temps.

Elle prendrait soin de sa maman.

L'océan était bleu, vert, rose. Ses reflets changeaient avec le ciel. Malika aimait ses palpitations, ses allers-retours, ses marées. Il y avait un cormoran devant elle, majestueux, fougueux. Il plongea la tête et disparut dans l'eau. Pour réapparaître beaucoup plus loin. Elle se dit qu'il serait doux que l'homme de son cœur réapparaisse lui aussi. Elle était prête.

Elle regardait les vagues l'emporter. Elle se laissait conduire par sa destinée. Malika savait que chacune et chacun pouvait beaucoup. Chacune et chacun pouvait TOUT, ensemble.

Il ne fallait pas que les exploiters d'humains craignent pour leur vie.

Il fallait qu'ils cessent. Point.

Il ne fallait rien saccager, rien détruire.

Il fallait **libérer les vies**.

Il fallait que **cessent les guerres, les crimes, les infanticides, les féminicides**.

ÉDUCUER.

SOIGNER.

S'AIMER.

Il fallait que philosopher entre dans les mœurs, dans nos vies.

Il ne fallait plus avoir peur de la poésie.

Malika écoutait les vagues. Le doux son de la vie. Le vieux monde mourait. Un autre allait advenir. Un monde de paix.

Remerciements

à vous de toute éternité

À Hélène, Audrey et François, avec tout mon amour.

Au père de mes trois enfants chéris, pour tout l'amour qu'il leur donne.

À ma mère, à mon père.

À ma sœur Jeanne-Marie. À mes frères Jean, Olivier et Samuel.

À toute ma très grande famille, vivants et défunts.

À toutes les personnes qui m'ont tendu la main.

À Anaïs, Rayan et Yanis La Rosa, d'être là.

À Armelle Blond, qui me manque.

À tous les humains, vivants et défunts.

Merci à Eddy Marnay et à Ernest Gold pour la chanson *Exodus*,
merci à Édith Piaf, à Michèle Torr et à Mireille Mathieu pour leur interprétation magistrale.

Merci à la vie.

Vive la vie !